

« L'Ange et le Corbeau »

Diane Godin

Numéro 78, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, D. (1996). Compte rendu de [« L'Ange et le Corbeau »]. *Jeu*, (78), 181–183.

« L'Ange et le Corbeau »

Texte de Francis Monmart (avec des extraits de la correspondance de Vincent et de Théo Van Gogh). Mise en scène : Ghyslain Filion ; assistance à la mise en scène et régie : Annick Asselin ; décor : Mario Bouchard ; costumes : Caroline Poirier, assistée de Claude Bernard ; accessoires, toiles scéniques et tableaux : Sofi Dagenais ; éclairages : Jean Gervais ; musiciens : Mariane Patenaude et Yannik Prévost. Avec Marie-France Marcotte (Marguerite Gachet) et Luc Morissette (Vincent Van Gogh). Production du Théâtre les Trois Arcs et du Centre de Créativité des Salles du Gesù, présentée au Gesù les 29 et 30 novembre, ainsi que les 1^{er}, 2, 7 et 8 décembre 1995.

Mon frère, mon très cher frère

Le 27 juillet 1890, Van Gogh commença une lettre destinée à son frère Théo. Après plus de dix ans de production, cet homme épuisé par le travail, la maladie, la solitude et le doute, devait beaucoup au soutien moral et financier de son frère et craignait, plus que tout peut-être, cette insupportable dépendance : « [...] je te le redis, encore que je considérerai toujours que tu es autre chose qu'un simple marchand de Corot, que par mon intermédiaire tu as ta part à la production même de certaines toiles, qui même dans la débâcle gardent leur calme. Car là nous en sommes et c'est là tout au moins le principal que je puisse avoir à te dire dans un moment de crise relative. Dans un moment où les choses sont fort tendues entre marchands de tableaux d'artistes morts et d'artistes vivants¹. » Vincent, on le sait, n'acheva jamais cette lettre ; il la glissa dans sa poche, sortit de

la petite chambre qu'il occupait à la pension Ravoux, à Auvers-sur-Oise, et fit mine de se diriger vers les champs de blé, emportant avec lui son chevalet et un revolver.

Ma sœur, mon épouse

Van Gogh passa les trois derniers mois de sa vie à Auvers. Ses « crises » étant devenues de plus en plus violentes et difficiles à surmonter, Théo avait résolu de confier la garde de son frère à Paul Gachet, un médecin d'Auvers, amateur d'art et ami des artistes. Veuf, Gachet vivait avec son fils et sa fille, Marguerite. Il invitait fréquemment Vincent à dîner, le rassurant sur l'état de sa maladie et partageant avec lui ses goûts en matière de peinture.

Récemment, un jeune auteur, Francis Monmart, s'est intéressé à Van Gogh ; non pas dans la volonté de reconstituer un épisode de sa vie ou de jouer sur l'in-

1. Vincent Van Gogh, *Lettres à son frère Théo*, Paris, Gallimard, 1988, p. 567.



Marie-France Marcotte (Marguerite Gachet) et Luc Morissette (Vincent Van Gogh). Photo : Michael Slobodian.

térêt que peut représenter, sur le plan théâtral, la tourmente d'un artiste devenu mythique, mais dans le but d'interroger, d'approcher la cruelle désillusion d'un homme qui, traqué par le désespoir, ne se voit plus aucun avenir. Librement inspiré de la vie du peintre, *l'Ange et le Corbeau* nous propose une rencontre fictive, un dialogue qui n'a jamais eu lieu. La pièce commence alors que Van Gogh, en proie à une crise, entre précipitamment dans sa chambre et s'empare du revolver qu'il a dissimulé dans un petit coffre en bois. Il vient de quitter la table des Gachet et, dans sa hâte, y a laissé sa blague à tabac, objet que Marguerite Gachet, secrètement amoureuse du peintre, s'empressera de lui rendre, lui offrant du coup un sursis inattendu. Il repoussera d'abord la jeune femme avant de s'attendrir et de céder à l'espoir, retrouvant à travers elle, pour quelque temps du moins, la foi en son art et en la vie.

Le texte de Monmart, auquel furent intégrés des extraits de la correspondance de Van Gogh, est un petit bijou de sensibilité, de justesse dans l'émotion et d'intelligence dans le propos ; il va au cœur des choses, cerne admirablement la détresse de deux êtres qui appellent la grâce, et à qui la grâce est toujours refusée. La force et la beauté de cette production, en fait, résident dans l'extraordinaire richesse de ces deux personnages, si semblables dans la ferveur de leurs désirs et la gravité de leur destin. Car le personnage de Marguerite, ici, n'est pas qu'un faire-valoir : cette jeune fille douce cache en elle un volcan ; détresse enfouie sous les décombres d'un drame qui a laissé une insupportable absence. On comprend peu à peu que cet « ange » venu tendre la main à Vincent cherche désespérément, lui aussi, à s'approcher du soleil, qu'il est la part encore lumineuse de l'être, l'autre versant du crépuscule.

Le duo d'acteurs que formaient Luc Morissette et Marie-France Marcotte était tout simplement superbe. Évitant tous les pièges de la caricature, Morissette a su composer un Van Gogh bouleversant, toujours juste dans la fougue, la fragilité, l'impuissance d'un être déjà consumé par le malheur ; une interprétation remarquable qui nous fait regretter de ne pas voir ce comédien incarner plus souvent des rôles à sa mesure. Marie-France Marcotte, pour sa part, jouait avec toutes les nuances que nécessite un personnage dont la grâce angélique n'a d'égal que la passion violente. La jeune comédienne nous dévoilait, peu à peu, la force souterraine et l'équilibre précaire de Marguerite qui, tel un miroir, impose au regard de Vincent le début de son parcours solaire. Ghyslain Filion signait une mise en scène sobre et efficace, misant d'abord et avant tout sur la beauté fragile, la dimension poétique et humaine de ces deux personnages.

Pour des raisons diverses – et regrettables –, ce spectacle intimiste, tendre et fort, n'aura connu que six représentations. Sort injuste et « dramatique », si je puis dire, dans la mesure où une production de cette qualité aurait dû, en principe, intéresser plus d'un théâtre. Espérons que Francis Monmart et Ghyslain Filion, codirecteurs artistiques du Théâtre les Trois Arcs, auront l'occasion de reprendre ce spectacle qui, pour le moment, n'aura été vu que par quelques *happy few*.

Diane Godin

« Le Cru et le Cuit »

Soirée théâtrale conçue, écrite, décorée, éclairée ou jouée par Francine Alepin, Jean Asselin, Jean Bard, Denise Boulanger, Robert Gravel, Jacques Le Blanc, Sylvie Legault, Roger Léger, Patricia Pérez, Jean-Pierre Ronfard et Daniel Ross. Coproduction du Nouveau Théâtre Expérimental et d'Omnibus, présentée à l'Espace Libre du 21 novembre au 16 décembre 1995.

Culture morte

L'aire de jeu est un grand salon de maison cossue où a lieu une soirée mondaine tout aussi curieuse que bon chic bon genre. Les spectateurs sont disposés autour de ce salon et placés dans la position d'observateurs indiscrets entrés par effraction dans une soirée privée ; quelques-uns d'entre eux sont cependant invités à prendre place parmi les comédiens, ce qui leur vaudra de se voir offrir un verre de vin en cours de spectacle. L'atmosphère est feutrée, faussement détendue et vaguement lourde ; des gens, seuls dans leurs fauteuils ou réunis par petits groupes, échangent des propos à voix basse et des regards de connivence ; on fume, on converse, on médite, on se regarde. Aux murs de la pièce esquissée par le décor apparaissent des peintures. Tout respire l'art et le luxe, mais guère la volupté. Le déroulement de la soirée-spectacle consiste en une série de prestations individuelles données successivement par chacun des comédiens. Chaque fois que l'un d'eux a fini son numéro, il transmet le relais à l'un de ses collègues par une simple adresse du